

À DISTANCE



Le silence du monde

Le visage à moitié dissimulé derrière son masque respiratoire, Thomas scrutait l'horizon depuis la fenêtre de son appartement du troisième étage. La rue déserte en contrebas était parsemée de débris que personne ne ramassait plus depuis des années. Une voiture abandonnée, ses portières ouvertes depuis si longtemps que la végétation avait commencé à s'y infiltrer, trônait au milieu de la chaussée. C'était devenu un monument involontaire à ce qui avait été autrefois une civilisation animée, grouillante de vie.

Cinq ans. Cinq ans depuis que le monde s'était arrêté. Depuis que la Grande Fièvre avait décimé l'humanité avec une efficacité terrifiante que personne n'avait anticipée. Thomas avait cessé de compter les morts après les deux premiers

milliards. À quoi bon ? Les chiffres avaient perdu leur sens face à l'ampleur de la catastrophe.

Il ajusta machinalement son masque, un geste devenu aussi naturel que de cligner des yeux. Un réflexe pavlovien ancré dans sa chair. Même seul, même à l'intérieur de son appartement qu'il avait scellé et désinfecté mille fois, il gardait cette barrière entre lui et le monde. C'était inutile, il le savait. La menace principale n'était plus là. La Grande Fièvre s'était éteinte après avoir consumé presque tout ce qui pouvait l'être. Mais l'habitude était là, indélébile, comme un stigmate de survie.

Son regard s'attarda sur son reflet dans la vitre. Un homme de trente-quatre ans qui en paraissait dix de plus. Des cheveux châtain trop longs qu'il coupait lui-même maladroitement aux ciseaux tous les trois mois. Une barbe hirsute qu'il taillait de temps à autre sans conviction. Et ces yeux... Des yeux qui avaient trop vu, qui restaient aux aguets en permanence, incapables de se reposer véritablement.

À travers la fenêtre, il apercevait au loin les vestiges de l'hôpital universitaire où tout avait commencé pour lui. C'était là qu'il travaillait comme infirmier quand les premiers cas étaient apparus. Des symptômes banals au début — fièvre, toux, fatigue — puis cette progression fulgurante vers une défaillance multi-organes en moins de soixante-douze heures. Des patients qui entraient sur leurs jambes le lundi et qui

étaient morts le jeudi. Puis le personnel soignant qui tombait comme des mouches. Ses collègues. Ses amis.

Thomas serra les poings si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. La douleur était presque bienvenue, une sensation qui confirmait qu'il était encore en vie dans ce monde de fantômes.

Son appartement était méticuleusement organisé, chaque objet à sa place précise. Une nécessité dans ce nouveau monde où sortir à l'extérieur pour remplacer un objet perdu pouvait signifier la mort. Sur la table basse du salon, son journal intime et son stylo étaient posés exactement au même endroit que la veille, et que l'avant-veille. À côté, un livre de médecine ouvert aux pages concernant les maladies infectieuses — une lecture qu'il revisitait régulièrement, comme pour comprendre ce qui avait échappé à l'humanité.

Les étagères croulaient sous les conserves, médicaments et fournitures diverses qu'il avait accumulés lors de ses expéditions risquées à l'extérieur. Chaque boîte était étiquetée, datée, rangée par ordre de péremption. Un système qui lui permettait de savoir exactement combien de temps il pourrait tenir sans devoir s'aventurer dehors à nouveau.

Trois mois et dix-sept jours, selon son dernier calcul.

Thomas s'approcha du calendrier accroché au mur. Un geste quotidien, presque rituel. Il raya le jour précédent d'un trait précis. 24 septembre 2031. Cela faisait 1 825 jours depuis

que la pandémie avait été déclarée urgence mondiale. 1 738 jours depuis qu'il avait parlé à un autre être humain en chair et en os.

À côté du calendrier, une carte de la ville était punaisée, avec des zones marquées en rouge, jaune et vert. Les zones rouges étaient celles qu'il ne visitait jamais — les anciens centres de quarantaine, les hôpitaux de campagne où des milliers de corps avaient été entassés quand les crématoriums n'avaient plus pu suivre la cadence. Les jaunes étaient des zones à risque modéré, généralement des quartiers résidentiels densément peuplés avant la pandémie, où les probabilités de rencontrer des corps non assainis ou des survivants potentiellement contaminés étaient plus élevées. Les vertes étaient ses itinéraires de ravitaillement, soigneusement explorés et sécurisés au fil des années.

Son regard s'attarda sur une zone verte particulière : l'ancienne pharmacie centrale, à environ deux kilomètres de son appartement. Il avait prévu d'y retourner aujourd'hui. Ses réserves d'antibiotiques diminuaient, et bien que la Grande Fièvre elle-même se soit estompée, les infections bactériennes ordinaires restaient une menace mortelle dans un monde sans hôpitaux fonctionnels.

Thomas inspira profondément et s'approcha de la fenêtre. Le ciel était dégagé, un bleu presque insultant dans son indifférence. La nature avait commencé à reprendre ses droits

sur la ville. Des plantes grimpantes s'enroulaient autour des lampadaires éteints. Des arbustes poussaient à travers le bitume fissuré. Sans l'intervention constante des humains, la cité retournait lentement à l'état sauvage.

Il se dirigea vers l'entrée où son équipement de sortie était disposé avec une précision militaire : combinaison intégrale en matière synthétique imperméable, gants en latex doublés de gants de travail plus épais, lunettes de protection, masque respiratoire à filtres haute performance, et un sac à dos préparé pour le ravitaillement. À côté, une barre de fer — son arme de prédilection. Silencieuse, durable, efficace. Pas contre la maladie, bien sûr, mais contre ceux que la maladie avait épargnés tout en leur prenant leur humanité.

Avant d'enfiler sa combinaison, Thomas se dirigea vers la salle de bain. Il observa son reflet dans le miroir légèrement piqué par l'humidité. Il retira son masque, révélant une peau pâle, presque translucide, qui n'avait pratiquement pas vu le soleil depuis des années, sauf à travers des vitres ou des visières de protection. Sous ses yeux, des cernes permanents témoignaient de nuits hantées par les cauchemars.

"Un jour de plus", murmura-t-il à son reflet, répétant ce mantra qui l'avait maintenu en vie jusqu'ici. "Un jour de plus."

Sur la tablette de la salle de bain, une photo écornée dans un cadre simple : lui et Sarah, sa fiancée, sur une plage ensoleillée deux ans avant la catastrophe. Ils souriaient à